

David Bowie is, l'icône « classe » et ses alter-egos.

london-by-art, publié le 14/04/2013 à 00:37 , mis à jour à 00:45:45

<https://blogs.lexpress.fr/london-by-art/2013/04/14/david-bowie-is-licono-classe-et-ses-alter-egos/>

Qu'attendre d'une exposition sur un artiste toujours bien vivant, commercialement et médiatiquement parlant, sinon du pur fétichisme sans grand intérêt, de la promotion masquée. Et pourtant si les fans pourront s'ébahir devant des centaines d'objets tout à fait inédits, des costumes, dessins, peintures aux partitions, les autres prendront plaisir à redécouvrir la richesse de la British culture à sa grande heure. Et justement à l'heure où l'Angleterre se questionne sur la position à adapter vis-à-vis d'une autre forte personnalité, Margaret Thatcher, qui elle aussi a rendu suprême l'individualisme mais pas forcément la liberté d'expression et la tolérance, encore moins révolutionné la mode, les années Thatcher évoquent encore aujourd'hui un vent artistique qui continue d'influencer et la mode et la musique. Alors si cette exposition proposée par le Victoria & Albert Museum jusqu'au 11 août se concentre bien sûr autour de l'icône Bowie c'est pour mieux refléter une époque culturelle en révolution plutôt qu'offrir un culte à sa personnalité, et nous rappeler ainsi d'où nous venons et continuons d'avancer....



The Archer Station to Station tour 1976, John Robert Rowlands, David Bowie is

Le parti-pris de cette exposition, et avec succès, est de présenter non pas Bowie mais la transformation de David Jones en personnage iconique. C'est donc un voyage à travers les personnages qu'il a créés pour la scène afin de devenir un « animal social » qui partage son imaginaire au lieu de rester à lire dans sa chambre.



Promotional shoot for The Kon-rads 1963, Photograph by Roy Ainsworth, Courtesy of The David Bowie Archive 2012

De Major Tom, Ziggy Stardust, Aladdin Sane, au détective Nathan Adler et au Minotaure, le public sera plongé au cœur de ses métamorphoses. Personnage lunaire avant tout, Bowie a su s'ouvrir à différentes influences entre ciel et terre, du bouddhisme au théâtre kabuki en passant par la littérature et le cinéma. En mettant en lumière ses sources d'inspiration les plus variées, c'est toute une génération qui pourra se retrouver et dont l'héritage est toujours d'actualité. L'exposition commencera donc non pas avec les détails biographiques du jeune David de Brixton, né dans la rudesse de l'après-guerre, mais avec la révolution artistique en marche, qui influencera le jeune homme. Ce sera l'occasion d'entendre entre autres les compositions chanceuses de John Cage, de revoir les performances de Gilbert et George et leurs sculptures chantantes vivantes, ou les œuvres du couturier japonais Kansai Yamamoto, que Bowie a découvertes en 1971 et ne pourra s'offrir qu'une fois son succès établi.



Suit for Aladdin Dane Tour 1973, Design by Kansai Yamamoto, Photograph by Masayoshi Sukita
Sukita (The David Bowie Archive 2012) David Bowie is

Le public découvrira le long travail à l'œuvre de maturation de toutes ces influences, justifiant la richesse d'une exposition qui montre le dialogue artistique comme ferment créatif, ce qui n'enlève en rien le génie créateur d'un iconoclaste qui a su s'inspirer sans perdre de vue son individualité offerte au public. Ce dernier sera invité dans un voyage sonore, armé d'un casque interactif, mais également visuel, plongé dans le monde en technicolor, des affiches psychédéliques aux maquillages outranciers. Ce sera l'occasion de revoir l'émission culte *Top of the Pops*, de la grande époque du poste de télévision au cœur des foyers anglais, et la performance de Bowie transmise par la BBC le 6 juillet 1972 qui a créé l'évènement marquant de toute une génération. Ce n'est plus Bowie mais *Ziggy Stardust* qui apparaît, cheveux orange-flamme et costume bariolé, venu droit de Mars, au moment où l'homme découvre l'espace et envoie ses satellites. Mais au-delà même de Ziggy Stardust, c'est toute une culture qui se catalyse autour de l'artiste, dont les bottes rouges font écho au film *Orange mécanique* de Stanley Kubrick (1971) et l'androgynie aux revendications gays. Adapté au public contemporain de l'âge du 3D, l'original télévisé sera rediffusé sur écrans géants avec bande mono transformée en stéréo.



On aura donc plaisir à faire dialoguer les références dans le monde de Bowie et apprécier par exemple ses costumes au-delà de la provocation, dans la lignée du théâtre dadaïste, de l'imaginaire expressionniste allemand, de la littérature anglaise de Charles Dickens ou George Orwell. On découvrira des méthodes d'écriture inspirées notamment par William Burroughs ou par les avancées informatiques. Il est peut être dommage que son travail de musicien soit moins mis en valeur que celui de visionnaire visuel qui travaille avec les plus grands artistes sur les détails de ses pochettes de disque autant qu'aux décors de ses spectacles. Celui qui revendique être seulement le messenger, au même titre que le clown ou le pierrot, ne laisse pourtant pas grand-chose au hasard. « Ce que dit la musique peut être sérieux ! Mais en tant que moyen, elle ne doit pas être questionnée, analysée ou prise au sérieux ». L'exposition ne questionne donc pas le fond, mais la forme dans ses détails, pour le plaisir du public, tout en déconstruisant le travail nécessaire pour créer le mythe. Travailleur acharné et consciencieux, Bowie apparaît sous son meilleur jour et, malgré sa grande classe de dandy, on pourrait presque se prendre à croire que son univers est finalement le nôtre. Thatcher nous dirait qu'il s'est fait tout seul et que la société n'existe pas. Certes son individualisme a eu raison du plus grand nombre mais Bowie nous rappelle que « tout art est instable. Son message n'est pas forcément celui de son auteur. Il n'y a pas de voix qui fasse autorité. Il y a seulement plusieurs interprétations », d'où le choix pour le public d'explorer cette exposition selon son rythme et dans le sens qui lui convient, casque interactif en main, même s'il est bien dur de se faufiler entre les files des queues, conséquence du succès de *David Bowie is*, ou peut-être du manque d'événements culturels équivalents ? Les musées remplaceraient-ils les salles de concert et leurs révolutions ? Au moment d'enterrer Thatcher, serions-nous nostalgique d'un Londres iconoclaste ? A suivre...

Karine Chevalier